

Histoire et structure sociales de Paris et de la région parisienne

M. Louis CHEVALIER, professeur

(Fondation de la ville de Paris)

Ayant essayé, pendant les cinq ou six dernières années, de renouveler la description de la psychologie parisienne, obstinément pittoresque, perpétuelle rabacheuse de mêmes histoires ou de mêmes légendes, en l'entraînant vers d'autres voies, principalement vers une analyse des caractères permanents des peuples qui trouvait elle-même en cet exercice inattendu l'occasion d'une sorte de rajeunissement, il est un sujet que nous avons rencontré à maintes reprises : l'amour — l'amour tel qu'on peut l'observer à Paris au cours des siècles, changeant et cependant immuable, infidèle et fidèle, mais aussi en d'autres régions de France et du monde, dont l'étude permet par comparaison et grâce à de violents contrastes, de découvrir l'originalité, l'intérêt, la particulière qualité de sentiments et d'attitudes que nous ne remarquons même plus et que nous sommes tentés d'abandonner comme Descartes « aux faiseurs de romans et aux poètes ».

Et pourtant, ce sujet qui se proposait à nous en permanence et plus particulièrement dans nos leçons sur la sensibilité, nous l'avons constamment et impitoyablement écarté, au risque de sembler avoir, à la façon de Montaigne, « le cuir un peu dur » et surtout au risque d'appauvrir notre tableau, ainsi privé de ses teintes les plus vives, enfin d'affaiblir notre entreprise, cet ambitieux essai pour restaurer l'édifice croulant des caractères permanents. Que dire d'une analyse de la sensibilité à ce point insensible ? Que dire d'une lecture du « Traité des Passions » qui s'attache à gommer la principale de ces passions, « la passion primitive » par excellence ?

Ce refus de notre part s'expliquait par bien des raisons. « Entre toutes les passions, l'amour est celle dont la littérature est de beaucoup la plus abondante ; c'est une raison majeure pour être très bref », écrit Ribot dans son « Essai sur les Passions » (1917, p. 62). On penserait peut-être plutôt que l'abondance de cette littérature est une raison supplémentaire de s'interroger sur la signification d'un si constant intérêt, d'une telle prolifération. N'em-

pêche que cette remarque résume assez bien une certaine attitude de la psychologie française, sur laquelle on épiloguerait longuement. Mais la principale raison de notre choix d'ignorer ce sujet ou de la repousser à plus tard, de refuser de voir l'amour jusque dans une littérature dont l'amour est l'une des principales préoccupations, est d'une autre nature. Plus notre étude des caractères permanents se développait et semblait trouver des fondements assurés, plus des contradictions éclataient entre nos conclusions et celles de ces ouvrages qui, à toutes époques, mais surtout à partir du XIX^e siècle et jusqu'à notre temps, prétendent définir les traditions françaises d'amour, localiser et préciser leur évolution et parviennent, de manière surprenante, à imposer à l'opinion les croyances les plus imaginaires, les reconstitutions les plus hypothétiques, les certitudes les plus inventées. La plus étonnante de ces affirmations, largement orchestrée par Chateaubriand, mais qui ne date pas de lui et qui, loin d'avoir disparu avec lui, continue de nourrir essais contemporains et même études d'opinion, est celle qui fait partir du christianisme l'amour, tel que nous le connaissons et que n'auraient connu ni Grecs ni Latins. La passion d'amour serait une invention chrétienne. On ne peut que partager, à cet égard, l'étonnement de Jallez s'écriant dans l'« Eros de Paris » de Jules Romains : « quand je suis tombé sur la formidable imprécation de Lucrèce... son cri vingt fois séculaire... quelle sombre jeunesse pré-chrétienne il a dû avoir ? car ça ne date pas du christianisme, comme le croyait ce polémiste simplificateur de Nietzsche ; le christianisme a seulement approfondi le vertige, a élevé le supplice à la puissance infinie ». Et puis il y a aussi cette affirmation que la courtoisie, dans son cérémonial et dans son âme, serait née — de manière d'ailleurs fort mystérieuse et inexplicquée et inexplicable — dans telle province de France, en telle période du moyen âge.

Et puis il y a aussi cette croyance qu'il y aurait non un amour français ou un amour particulier à tel ou tel pays, mais un amour occidental qu'incarneraient Tristan et Iseut : les vertigineux amants de Wagner, puissamment germaniques, qui n'ont à peu près rien à voir avec les douloureux personnages de la légende bretonne et qui, à plus forte raison, n'ont aucun équivalent dans la littérature des autres provinces de France, ou plus simplement encore dans la littérature de l'amour en France, dans la littérature du cœur elle-même — ce conte bleu qui importe à notre étude au même titre que les classiques.

Et puis il y a aussi le messianisme érotique moderne, gros pourvoyeur de manifestes, de livres, d'images de bénéfiques aussi ? Mais comme l'écrivait déjà le divin Aretin à une dame qui s'étonnait de le voir perdre son temps à faire dialoguer des courtisanes vénitienes au lieu de traiter des Evangiles, quand il envoyait à notre François I^{er} un texte saint, ce dernier ne lui répondait même pas, alors qu'il lui expédiait un collier d'or massif pour un texte obscène. Le roi très chrétien a fait des petits. Il n'est peut-être pas besoin

d'expliquer autrement la prolifération d'une littérature érotique, au beau milieu de laquelle trône d'ailleurs et sous diverses dénominations une nouvelle sociologie : du moins une sociologie qui se prétend nouvelle et qui pour être aussi déshabillée que tout ce qui l'entoure doit pourtant à son jargon particulier, à son obscurité, à la lourde vêtue de sa pensée, une apparence paradoxale de chasteté, de pudeur, d'innocence, de timidité.

De cette esquisse du monde imaginaire auquel semble condamnée toute recherche sur l'amour, et du contraste entre ces affirmations devenues faits d'opinion et, d'autre part, les conclusions que nous permettraient d'esquisser nos précédentes recherches sur les caractères permanents des peuples, il résultait surtout que l'étude de l'amour devait occuper, non quelques leçons ou le chapitre isolé d'un livre, mais une série nouvelle de cours ! Ce sont ces cours, ce nouveau sujet, que mon enseignement de cette année a voulu inaugurer. A partir de quelles définitions, par quelles méthodes, avec quels documents, suivant quel plan ? Qu'on me permette, en ce premier résumé, d'emprunter ma réponse à La Fontaine. Il s'est expliqué de cela fort clairement et fort complètement, en ce qui concerne l'énoncé du problème, l'énumération des caractères, la recherche des causes et aussi le ton qu'il convient d'adopter : « Tout est mystère dans l'Amour — ses Flèches, son Carquois, son Flambeau, son Enfance — Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour — Que d'épuiser cette science — Je ne prétends donc point tout expliquer ici — Mon but est seulement de dire à ma manière... »

Plusieurs leçons ont d'autre part été consacrées à la présentation des « Archives du Paris contemporain » dont le rassemblement et l'organisation constituent par ailleurs une de nos principales occupations.

PUBLICATIONS

Louis CHEVALIER, *La littérature et l'existence collective à Paris (La France au XIX^e siècle*. Mélanges Charles H. Pouthas, p. 92-106).

— Préface à *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (Collection Folio, Gallimard).

— *The spirit of crime* (*New-York Times*, 2 septembre 1973).